



L'origine du Marsyas du Forum.

Par Adolphe Reinach.

Par suite de sa position autant que par les circonstances qui en ont fait le symbole de la concession du droit italique, peu de statues du Forum sont devenues aussi célèbres que „le Marsyas“. Comment la statue de ce Silène phrygien était-elle venue à jouer un pareil rôle au cœur de Rome? C'est de ce problème, qu'on n'a encore jamais expliqué, que je crois pouvoir apporter la solution. Si on l'accepte, elle ne laissera pas de jeter quelque lumière sur plus d'une question connexe.

* * *

La statue se dressait vers le milieu du Forum, à peu près à mi-chemin entre la basilique Julia, la Colonne de Phocas et l'emplacement actuel des deux *Anaglyphæ Traiani* qui la montrent tous deux, à l'une de leurs extrémités, ombragée par le figuier sacré dont une sorte de *puteal* carré semble protéger le tronc. Ce figuier a été identifié avec celui qui, en compagnie d'un olivier et d'un cep de vigne, formait une sorte de bosquet sacré entre le *tribunal praetorium* et le *Lacus Curtius*¹⁾.

Placée sur un piédestal carré devant le tronc même du figuier, telle qu'on peut la reconstituer d'après sa figuration sur les *anaglyphæ*, les deniers de Censorinus et les quelques monnaies coloniales qui s'en inspirent, la statue représentait Marsyas en marche, la jambe droite en avant; il porte une outre sur son épaule gauche; de la main gauche il en serre l'orifice et il lève en l'air la main droite; au bas des reins, une queue rappelle sa nature animale²⁾; il est nu, sauf aux pieds chaussés d'*embades*,

1) Sur l'emplacement de la statue, depuis le travail fondamental de Jordan, *Marsyas auf dem Forum in Rom* (Berlin 1888), voir Huelsen, *Röm. Mitt.* 1892, 288; 1902, 327; *Le Forum*, 149; Huelsen-Jordan, *Topographie von Rom*, I, 2, 219; O. Gilbert, *Topogr. Roms*, III, 156; Thédénat, *Le Forum* (3^{ème} éd.), 135; E. de Ruggiero, *Il Foro Romano* (1913), 243.

2) Cette queue n'est visible que sur le denier de Censorinus. Telle qu'elle est figurée, elle peut être de cheval, de mulet ou d'âne. Mais on pouvait la prendre pour une queue de cochon puisque le *Mythographus Vaticanus* (II, 115) écrit: *Marsyas depingitur cauda porcina*. Quant au bonnet qu'il porte, c'est le



et à la tête que coiffe un bonnet qui semble d'abord modelé sur le crâne pour se terminer en une pointe tombant en arrière; le corps offre des formes épaisses aux chairs plissées; le visage barbu avec le front fuyant et le nez „trognonnant“ était plus laid que celui du plus vilain des usuriers d'Horace:

..... *obeundus Marsya qui se*
Voltum ferre negat Noviorum posse minoris¹⁾.

* * *

On a depuis longtemps reconnu que cette statue se rapprochait du type créé pour Marsyas par l'art grec du IV^e siècle. Elle a donc du être apportée au Forum. Peut-on déterminer depuis quelle époque elle y a été placée? Elle apparaît pour la première fois sur les deniers frappés entre 86 et 81 av. J.-C. par le monétaire L. Marcius Censorinus²⁾; toutefois ni lui, ni, à notre connaissance, aucun de ses ancêtres n'avaient conduit dans l'Orient grec de campagne d'où l'on pourrait supposer qu'il eût ramené cette statue. Mais sa famille était connue surtout à Rome pour son recueil d'oracles versifiés, les *carmina Marciana* consultés comme les livres sibyllins et souvent confondus avec eux. Peut-être, pour donner à leurs prophéties des origines plus glorieuses, les *Marcii* ont ils voulu se rattacher comme la Sibylle à des légendes phrygiennes³⁾. On entrevoit que si Marcius Censorinus a placé Marsyas sur ses monnaies, ce n'est pas seulement par un de ces jeux de mots dont les monétaires tirèrent souvent des armes parlantes: c'est en tant que chanteur et magicien que Marsyas avait des titres à sembler l'ancêtre des *Marcii* comme il passa pour avoir laissé son nom aux Marses du Lac Fucin.

πλιον (*pileus*) qui a passé comme assez caractéristique des Phrygiens pour devenir notre bonnet phrygien. Une bonne photographie des *plutei Traiani* se trouve dans E. de Ruggiero, *op. cit.*, en regard de la p. 368. La fontaine du Palais *dei Conservatori* est formée par un Marsyas accroupi portant l'outre d'où l'eau sourd par en haut (photo dans Lamer, *Römische Kultur im Bilde*, Fig. 67): tel devait être le rôle de l'outre à Apamée.

1) Hor. *Sat.* I, 6, 120—1. Juvénal compare de même l'aspect sombre de son usurier à celui de Marsyas qui va être écorché IX, 1—2: *Scire velim, quare toties mihi, Naevole, tristis Occurras fronte obducta, ceu Marsya victus.*

2) Sur la date de ces deniers, cf. Babelon, *Monnaies de la République*, II, 195, Grueber, *Coins of the Roman Republic*, I, 338, pl. XL, 3—4.

3) *Carmina Marciana* et *Carmina Sibillyna* sont mis sur la même ligne par Tite-Live, XXV, 12 et par Pline VII, 119. C'est après la défaite de Cannes que les chants Marciens apparaissent, conseillant, comme la Sibylle, de vouer des jeux à Apollon, ce qui fut fait en 212 (Liv. *loc. cit.* et Macrob. I, 17, 25; Festus p. 326) et Symmaque les cite encore à côté des livres Sibyllins (*Ep.* IV, 34). Bouché Leclercq, *Hist. de la Divination* IV, p. 128 et 289, n'y voit que des pastiches latins des vers sibyllins.

Cette dernière tradition est rapportée par Pline d'après Gellius¹). Cn. Gellius, qui composa des Annales détaillées de Rome, était un contemporain de Caton l'ancien²). Le *floruit* de Caton se place entre 200 et 170. C'est donc à cette époque que remonte le premier texte latin relatif à Marsyas; un Romain ne peut guère avoir eu l'idée de faire un sort à Marsyas dans les légendes italiotes sans un motif particulier: ce motif paraît être précisément l'arrivée à Rome de la statue de Marsyas.

* * *

D'où venait cette statue? On a généralement parlé de „quelque ville de Grande Grèce“³). On eût été fort embarrassé de préciser. Il n'y a eu, pas plus en Grande Grèce qu'en Grèce, de culte de Marsyas⁴). Marsyas n'a été vénéré qu'en Phrygie et le centre de son culte a été la ville où le torrent du Marsyas prend sa source: Apamée Kibôtos.

Or, au printemps 189, Cn. Manlius Vulso menant, sous prétexte de pacification, une campagne de pillage et de spoliations dans le sud de la Phrygie, avait, entre Sagalassos et Synnada, campé *ad Rhoerinos fontes*⁵), un village voisin d'Apamée; le prince Séleukos y vint d'Apamée

1) Plin. III, 108 (*Fr. Hist. Rom.* de Peter I, 167, 8): *Gellius auctor est lacu Fucino haustum Marsorum oppidum Archippe, conditum a Marsya duce Lydorum.* Archippé est un nom amazonien comme on en rencontre tant en pays lydo-phrygien (faut-il rappeler à ce propos que l'*Etym. Magnum* parle d'une Amazone *Κλειτή* qui aurait passé de Troade en Italie et y aurait fondé une ville?); la légende de la ville engloutie dans un lac se rencontre aussi en pays lydo-phrygien (lac Gygée, lac Tantalus, lac Bistonis). On peut donc croire que Gellius a adapté des traditions venues de l'Asie grecque.

2) Il avait prononcé contre M. Caton un discours pour L. Turius, Gell. XIV, 2, 21.

3) Huelsen-Jordan et Thédenat, *loc. cit.* Ces auteurs n'ont pas allégué les seuls documents qui pourraient venir à l'appui de cette conjecture, les figurines trouvées à Tarente et à Syracuse qui représentent Marsyas à oreilles d'âne et grande barbe, l'outre sur le dos (Winter, *Terrakotten-Typen* I, pl. 217, 7). Mais le fait que ces figurines nous soient connues dans ces villes n'est dû qu'au hasard des découvertes; le type, comme toutes les variantes du Silène ou du Faune à l'outre, a dû être répandu par tout le monde hellénistique. On répète que le Marsyas du Forum se rapporte à un original attique du IV^e siècle; mais on serait bien embarrassé de citer un seul monument, autre que les figurines que je viens d'alligner, où Marsyas soit représenté portant son outre. Sur les monuments de Marsyas dérivés de la statue de Myron ou de la peinture de Zeuxis, voir en dernier lieu, A. Caputi, *Rendiconti dei Lincei*, XIX (1910) p. 887—932.

4) On ne saurait tirer parti du fait que, dans un passage qui n'est qu'un tissu de confusions, Ampelius parle (*Lib. Mem.* 8) du *Marsiae corium* parmi les dépouilles exposées au temple d'Apollon à Sicyone.

5) Liv. XXXVIII, 15. Sur ce texte incertain, cf. Ramsay, *Cities and Bishoprics of Phrygia* p. 711 et 456. Une sorte de pèlerinage auprès du Marsyas d'Apamée s'imposait peut-être d'autant plus aux „hellénisants“ de l'armée romaine que

lui donner des guides et ramena à Apamée les bagages et les malades de l'armée romaine. Avant de descendre en Pisidie, le consul s'était déjà arrêté à Antioche du Méandre, également voisine d'Apamée, et c'est sans doute d'Apamée que Séleukos était venu alors approvisionner l'armée¹). C'est à propos de ce passage que Tite-Live fait mention de la dispute d'Apollon et de Marsyas. On sait que cette dispute aurait eu lieu au bord du lac Aulokrène. Au bord de ce lac, qui a été identifié aux *Rhoerini fontes* de Tite-Live, un temple paraît s'être élevé, à l'emplacement où la dispute aurait eu lieu.

A Apamée même, la grotte au pied de l'Acropole d'où sourdait le Marsyas passait pour conserver la peau écorchée de Marsyas.

Au retour de son expédition victorieuse contre les Galates, au début du printemps 188, Manlius campa pendant trois jours à Apamée; après une razzia en Pamphylie, il y revint pour conclure la paix avec Antiochos²). Pendant ce séjour dans la ville ou dans son passage au bord du lac voisin, Manlius a donc pu faire enlever la statue qui fut transportée au Forum. Sans doute, dans la description de son triomphe, Tite-Live ne mentionne pas nommément des statues; mais il remarque que c'est avec l'armée de Manlius que les objets d'art et les articles de luxe de l'Asie envahirent Rome³). Cette observation, jointe à l'allusion à la légende de Marsyas que nous avons relevée, constitue déjà une présomption en faveur de notre hypothèse. Si même l'on ne pouvait réunir d'autres présomptions, je pense qu'on ne saurait trouver d'hypothèse plus vraisemblable que celle qui se réduit à ces termes: le Marsyas est arrivé à Rome entre 200 et 170; il n'a pu venir que d'Apamée; Manlius a précisément sé-

le dieu passait pour avoir repoussé de la ville les Galates grâce aux eaux de son fleuve et aux airs des roseaux qui lui servaient de flûte (Paus. X, 30, 9). La peau de Marsyas passait pour résonner aux accents du mode Phrygien, Ael. *Hist. var.* XIII, 21.

1) Liv. XXXVIII, 13. On sait qu'Apamée avait, été dans l'hiver 191—90, le quartier général d'Antiochos III (Liv. XXXVII, 8 et 18) et les Séleucides y avaient un palais (XXXV, 15); Antiochos s'y était retiré après Magnésie (XXXVII, 44). Je crois que, si Manlius avait manifestement évité Apamée en 189, c'est qu'il risquait d'y trouver les débris de l'armée syrienne.

2) Liv. XXXVIII, 37.

3) Liv. *loc. cit.* Que l'habitude était dès lors prise par les généraux romains de rapporter à Rome les dépouilles artistiques de leurs conquêtes, il suffit pour le prouver de rappeler comment Fulvius Nobilior agit à Ambracie en cette même année 189, Pol. XXI, 30; Liv. XXXVIII, 9, 13. Un siècle plus tard, sans parler des Sylla, des Verrès, des Antonius et des Dolabella, on voit des gouverneurs honnêtes n'agir pas autrement: comme Ahénobarbus a rapporté de Bithynie l'autel aux Néréides de Scopas, Sosius rapporte, vers 38 av., de Séleucie du Kalykadnos le groupe des Niobides qui y avait un caractère religieux vu le culte de Niobé en Cilicie (cf. E. Maas, *Neue Jahrb.* XIV, 1911).

journal à Apamée en 188; c'est donc de là et par lui que la statue a dû être transférée à Rome.

* * *

Reste à se demander pourquoi la statue a été transportée à Rome et pourquoi elle y a reçu la place d'honneur qui a fait son renom, entre le tribunal prétorien et le *Lacus Curtius*, au pied du figuier sacré. Sans doute, beaucoup d'autres statues ont été transportées d'Asie à Rome au cours de la conquête; mais aucune n'a reçu une pareille place, qui l'incorporait en quelque sorte aux plus vieilles traditions nationales. Il semble qu'on ne l'ait pas traitée comme une simple œuvre d'art, mais presque comme une statue de culte — on la couronnait de fleurs¹⁾ — et son transfert ne laisse pas de rappeler celui de la *Magna Mater* de Pessinonte en 204²⁾.

Ce rapprochement n'est sans doute pas une simple coïncidence. D'abord, pour le Marsyas d'Apamée comme pour la Cybèle de Pessinonte, ce sont les rois de Pergame qui ont pu en favoriser le transfert; on sait que c'est par leur intermédiaire que la *Mater Idaea* fut obtenue en 204; maîtres d'Apamée par le traité qui y fut signé en 188, ils ont dû, sinon pousser, au moins consentir à l'enlèvement. Or, c'est à cette époque que les Romains commencent à se prévaloir de leur origine phrygienne et l'on ne voit guère qui, sinon les rois de Pergame, aurait en intérêt à les en persuader; c'est évidemment d'accord avec Attalos I que les Romains ont comblé de privilèges Troie, qui formait enclave dans son royaume, affirmant par là leur descendance troyenne³⁾. L'habile Pergaménien vit sans doute, dans ces prétentions, la meilleure façon d'intéresser l'orgueil romain à défendre contre son rival Antiochos III ce que le langage diplomatique de l'époque appelait „la liberté de l'Asie“. S'il jugeait plus prudent de ne pas intervenir directement, lui — ou ses complices — pouvaient parler par le truchement des Livres Sibyllins: ce sont eux qui auraient prescrit le transfert de la *Magna Mater* à Rome; quand on les voit intervenir pour défendre à Manlius de franchir le Taurus — et se faire écouter du

1) Que cette parure n'était pas seulement, comme on l'a dit, due à des avocats reconnaissants ou à des plaideurs heureux et qu'elle avait un caractère religieux, c'est ce qu'atteste l'histoire du jeune homme condamné aux fers par les Triumvirs pour s'être couronné de fleurs enlevées à la statue, Plin. XXI, 6, 1.

2) Sur le transfert de la *Magna Mater* à Rome, voir en dernier lieu E. Schmidt *Kultübertragungen* ch. I. (1910) et mes observations, où j'ai essayé de mettre en relief l'importance du rôle joué dans ce transfert par le roi de Pergame, *Revue de l'Hist. des Religions*, 1913, II, 69. — D'après Helbig, *Untersuchungen*, p. 155, le groupe de Marsyas avec le Scythe aurait été fait pour Pergame.

3) Les Romains ne donnèrent pas seulement à Ilion l'autonomie en 188, mais ajoutèrent à son territoire Rhoiteion et Gergithion (Liv. XXXVIII, 39, 8). Sur ce don, voir A. Reinach, *Revue Epigraphique*, 1913, 171.

consul¹⁾ — on peut se demander s'ils n'ont pas eu quelque influence dans l'enlèvement du Marsyas d'Apamée.

Or, Apamée se trouve être précisément le théâtre de deux légendes qui peuvent contribuer à expliquer l'intérêt que les Romains devaient être amenés à témoigner à sa statue de Marsyas: une légende qui place dans le voisinage le tombeau d'Enée, une autre qui a dû être le prototype de celle par laquelle on expliquait ce *Lacus Curtius* auprès duquel on avait placé la statue de Marsyas²⁾.

Commençons par analyser cette dernière légende d'après la version conservée par Plutarque et par Stobée³⁾. Elle est empruntée aux *Métamorphoses* d'un certain Kallisthénès de Sybaris, auteur de *Galatika* dont un fragment, relatif à la bataille livrée à Booscéphales entre Attalos II et Prusias II, fixe l'époque aux environs de 175 et porte à croire qu'il a travaillé à Pergame. Originaire de Grande-Grèce, vivant à la cour des Attalides, n'est-il pas le type même de ces écrivains qui ont dû rechercher et remanier les légendes grecques qui pouvaient constituer aux nouveaux maîtres du monde un passé légendaire digne de leur puissance présente?

Donc, d'après Kallisthénès, Midas régnait à Kélainai quand Zeus Idaïos y ouvrit un abîme plein d'eau bouillonnante où s'engouffrèrent la plupart des maisons avec leurs habitants. Un oracle révéla au roi que l'abîme se comblerait s'il y précipitait ce qu'il y avait de plus précieux pour l'homme. On eut beau y jeter de l'or, de l'argent et des bijoux,

1) Liv. XXXVIII, 45. Klaüsen (*Aeneas und die Penaten* p. 278) a très bien montré que cet oracle était un souvenir de l'époque où le Taurus et l'Halys étaient la frontière du royaume lydo-phrygien. Quant à la raison d'ordre politique qui a dû amener le roi de Pergame à faire valoir cet oracle auprès du consul, elle se conçoit sans peine: il avait tout intérêt à ce qu'il restât en Asie à lui soumettre les Pisidiens, Isauriens et Galates au lieu d'achever en Syrie la ruine d'Antiochos III. — Dans I *Macch.* VIII, 2, on croit retrouver l'écho de la terreur causée en Syrie par la campagne du Romain en 188. Les Livres Sibyllins avaient déjà été consultés avant l'expédition contre Antiochos.

2) Il faut remarquer que Denys *AR* XIV, 20, 21 et Dion (exc. Maï, p. 531 et Suidas, *Αἰθέρως*) attribuent à la Sibylle l'oracle ordonnant aux Romains de jeter dans le gouffre ce qu'ils ont de plus précieux. Le rite, qui rappelle à la fois celui des Argées et celui du Forum Boarium, est certainement très ancien; mais la légende explicative peut avoir été forgée au début du II^e s. av., à l'instar de celle d'Apamée. Quant au nom du héros, il a été choisi parce que, depuis que le consul C. Curtius avait, en 445, entouré d'un parapet ce reste de la lagune primitive, le nom de sa famille y restait attaché.

3) Plut. *Parall. Min.* V, p. 377 Didot; Stob. *Floril.* VII, 69; Callisthène, fr. 45 des *Scriptores Alexandri Magni* de Didot. J'ai donné un commentaire plus détaillé de cette légende dans mon mémoire sur *Noé Sangariou*. (Extrait de la *Revue des études juives*, 1913). Le rapprochement entre les deux légendes a déjà été fait par Niebuhr, Schwegler et Klausen.

l'abîme restait béant. C'est alors qu'Anchouros¹⁾, fils de Midas, résolut de s'y précipiter, ayant compris l'oracle: nul bien plus précieux pour l'homme que la vie. Aussi, après avoir embrassé son père et sa femme Timothéa, il se jeta à cheval, d'un bond, dans l'abîme. Midas fit dresser au-dessus un autel à Zeus, autel qu'en le touchant de la main, il transforma en or.

Toute mutilée que la tradition nous soit parvenue dans ce récit, on peut y reconnaître plusieurs éléments. Deux éléments légendaires:

1° La légende du déluge sous le type approprié aux pays volcaniques: la faille qui s'ouvre et d'où les eaux destructrices sortent pour y rentrer quand la divinité a été propitiée;

2° Une autre légende, probablement en partie iconologique: le héros cavalier, fils de dieu, se sacrifiant pour sauver les siens. On sait que le héros cavalier est souvent appelé Théos Sozôn, „Dieu Sauveur“, en Phrygie, et on pense d'une part au sacrifice de Curtius, d'autre part à l'engloutissement d'Amphiaros. On pourrait voir un indice du culte du Héros cavalier à Kélainai dans les nombreuses monnaies de la ville qu'ornent des *pilei* surmontés de l'étoile des Dioscures et dans les monnaies plus rares qui montrent Mén cavalier.

Deux éléments cultuels:

3° Un rite consistant à jeter des objets précieux et même des victimes humaines dans un gouffre pour apaiser la divinité des eaux qui y bouillonnent.

4° Un autel de pierre dressé au bord du gouffre — ou au-dessus quand celui-ci est censé refermé —, comme on le voit aux deux Hiéropolis de Phrygie et de Syrie. Qu'il se transforme en or, c'est que telle est la propriété caractéristique de Midas; c'est précisément à Kélainai que, pour sauver son armée de la soif, il aurait fait sourdre cette fontaine d'or que Dionysos, invoqué par lui, changea en cette eau impétueuse qui fut depuis le Marsyas.

Quoi qu'il en soit des éléments de notre légende, toujours est-il qu'elle n'a pu manquer d'être rapprochée par les anciens de celle de

1) Je rappelle que ce nom, *'Αγχοῦρος*, dut être rapproché d'Anchise, *'Αγγίσσης*, et qu'une forme intermédiaire est fournie par ce roi Philistin de Gath que la Bible appelle *'Αγγουρ* ou *'Αγυρ* (cf. aussi *'Αγγάσιος*, père du dieu préhellénique Trophonios, Paus. IX, 11, et *'Αγγαρήνος*, nom de personne à Ikonion, *Rev. de Phil.*, 1912, p. 55). Si les Philistins sont probablement apparentés aux Phrygiens et aux Teukriens, il en est de même des Etrusques. On doit donc se demander si Anxur, éponyme de la ville étrusque de ce nom, figuré comme un jeune dieu imberbe, n'est pas une forme du même nom (cf. *Ancharia*, nom d'une soeur d'Auguste qui a du sang étrusque). On contestait dans l'antiquité que la tombe d'Anchise fût dans l'Ida (Paus. VIII, 12, 5; Eust. II. XII p. 894); peut-être une tradition la plaçait elle près d'Apamée comme celle de son fils Énée.

Curtius. Peut-être même a-t-elle été inventée de toutes pièces au début du II^e siècle pour expliquer pourquoi un emplacement de l'ancien marécage du Forum avait été, dès 445, entouré d'une clôture par ordre du consul C. Curtius.

Apamée pouvait offrir aux Romains une autre tradition qui devait intéresser leur amour-propre. C'est dans le dernier tiers du III^e siècle qu'ils commencent à s'autoriser de leur origine troyenne pour intervenir en faveur d'Illion¹⁾ ou favoriser contre les Étoliens les Acarnaniens qui seraient les seuls des Grecs à n'avoir pas pris part à l'expédition contre Troie²⁾; c'est à la même époque que les écrivains originaires de Troade, plus ou moins attachés à la cour de Pergame comme Hégésianax d'Alexandria Troas ou Polémon d'Illion, ou des historiens Siciliens comme Timée commencèrent à esquisser la légende de l'établissement des Troyens au Latium. Ils n'avaient qu'à développer les traditions relatives à des migrations troyennes en Sicile et en Campanie que Stésichore d'Himère avait déjà popularisées dans son *Iliopersis*; et, pour mieux accréditer leurs dires, il leur arrivait de les présenter sous les noms des historiens locaux les plus connus tels Hellanikos de Mitylène ou Damastès de Sigeion, ou même sous le nom d'un historien inventé pour les besoins de la cause comme Képhalion de Gergithos sous le couvert duquel Hégésianax plaça ses élucubrations³⁾. On sait que Polémon semble le premier écrivain grec qui ait fait mourir Enée en Italie; Hégésianax mettait encore son tombeau à Aineia de Thrace, d'où son fils aîné, Askanios, serait retourné en Troade, le cadet, Rômos, devenant le fondateur de Rome.

C'est à cette époque qu'appartient Agathoklès de Cyzique, élève de Zénodote, dont Festus rapporte ce qui suit: *Agathocles, Cyzicinarum rerum conscriptor, ait, vaticinio Heleni impulsus, Aenean Italiam petivisse portantem suam secum neptem, Ascani filiam, nomine Rhomam; eamque, ut Italia sint Phryges potiti et his regionibus maxime, quae nunc sunt vicinae Urbi, prima omnium consecrasset in Palatio Fidei templum* *Ait quidem Agathocles complures esse auctores qui dicunt Aenean sepultum in urbe Berecynthia proxime flumen Nolon, atque ex eius*

1) Sueton. *Claud.* 25, 9. L'intervention se placerait en 237.

2) Dion. Hal. I, 52; Justin. XXVIII, 1, 6 (vers 238). Déjà dans un poème qui paraît composé au temps de la 2^{ème} guerre punique, les Romains sont dits *Troiugenae* (Baehrens, *Fragm. Poet. Rom.* p. 294). Brunn (*Annali*, 1864, p. 367) place dans le 2^{ème} moitié du III^s. la ciste de Préneste dont le couvercle montre Latinus dourant Lavinia à Énée. Sur Énée à Aineia, cf. C. Robert, *Arch. Ztg.* 1879, 23.

3) Hégésianax, *FHG* III, 70, n. 4, 5, 8, 9; Polémon, *ibid.* 126, n. 17. Sur ces traditions, voir en dernier lieu la nouvelle édition de la *Storia di Roma* d'E. Pais, I, p. 230—50 (1913). Sur Agathocle de Cyzique qui vivait dans la 2^{ème} moitié du 3^{ème} siècle, cf. Susemihl, *Gesch. d. Alex. Lit.* I, p. 345.

*progenie quemdam nomine Rhomum venisse in Italiam, et urbem Romam nominatam condidisse*¹⁾.

Donc, de nombreux auteurs faisaient ensevelir Enée dans une ville de Bérécyntia, près d'un fleuve Nolon ou Nolos. C'est évidemment en Phrygie qu'il faut chercher une localité désignée par le vocable de la Grande déesse qui, sous le nom d'Aphrodite, a favorisé Enée comme elle a aimé son père Anchise dans l'Ida. Mais, pas plus en Phrygie qu'ailleurs, on ne trouve de ville de ce nom. Un lieu dit Berecyntus est bien mentionné sur le Sangarios²⁾; mais il l'est en termes si imprécis qu'on peut douter de son existence; d'ailleurs, de Nolon à Sangarios, il y a loin.

Une correction très simple peut, je crois, restituer à ce texte sa valeur: *Aencam sepultum in monte Berecynthio proxime flumen (ou urbem) Noricon*.

Voici sur quoi cette correction se fonde. Il est bien connu que Cybèle doit son surnom de *Berecynthia* à une montagne où elle était adorée, comme elle doit ses vocables de Dindyméenne, Idéenne et tant d'autres aux sommets qui furent les premiers sanctuaires de la *Méter Oreïé*. Sur l'emplacement de cette montagne, il n'y a qu'un seul texte précis, celui du *de Fluviis*, dans le chapitre consacré au Marsyas: „Il y a une montagne là auprès appelée Berecynthe, lequel nom lui est demeuré à cause de Berecynthus qui doit avoir été le premier prebtre de la Mère des Dieux“³⁾.

Ce texte oblige à chercher le Bérékynthos près d'Apamée. La seule mention qui nous soit parvenue d'un *tractus Berecynthius* ne s'y oppose pas: Pline le nomme parmi d'autres localités de la vallée du Méandre dont le Marsyas est un des affluents⁴⁾; ailleurs⁵⁾, il dit ce district riche en buis⁶⁾; les épais fourrés de ce bois conviennent à un séjour de la *Méter Oreïé* comme les bois d'une sorte de saule ont valu son nom à l'Ida.

1) Festus p. 269 Müller (d'où *FHG* IV, 290, 8), p. 328 Lindsay. Solin I, 13, résume ce qui est relatif à Roma nièce d'Ascagne en renvoyant également à Agathocle de Cyzique. Klausen, *Aeneas und die Penaten*, I (1839) p. 116 a allégué le passage mais sans en rien conclure.

2) Serv. *ad Aen.* VI, 784: *Berecynthos castellum est Phrygiae iuxta Sangarium ubi Mater deum colitur* (cf. Acro, *in Hor.* III, 19, 15). Vib. Seq. *De Fluviis*, p. 151 R: *Sagaris Phrygiae ad castellum Berecynthium*.

3) Ainsi Amyot traduit le Ps.-Plut. *De Fluv.* X, 4: *Παράκειται δὲ ἀντιῶ ὄρος Βερεκύνθιον καλούμενον τὴν προσήγοριαν ἔχον ἀπὸ Βερεκύνθου τοῦ πρώτου ἱερέως τῆς Μητρὸς τῶν Θεῶν*. La source du passage est sans doute les *Phrygiaca* d'Agatharchide de Cnide à qui est emprunté le § 5. D'après le Ps. Arist. *De Mir. Ausc.*, 173: *ἐν ὄρει Βερεκύνθίῳ* naît la pierre dite *machaira* qui remplirait de fureur sacrée ceux qui la touchent aux fêtes d'Hécate.

4) Plin. V, 29, 6. Que cette région soit à l'ouest de Sardes, c'est ce qui résulte du vers de Callimaque célébrant les fêtes bruyantes d'Artémis d'Ephèse: *ἔδραμε δ' ἦχω | Σάρδιας ἕξ τε νομὸν Βερεκύνθιον* (*in Dianam*, 245—6).

5) Plin. XVI, 2 § 2.

6) Les anciens connaissaient des idoles de la déesse phrygienne en buis (Theophr. V, 3, 7; Paus. VI, 19, 6). Stésimbrote, dans Strabon, X, 472, parle d'un

Si la déesse doit son nom à la montagne, la montagne doit apparemment le sien à la peuplade phrygienne des *Βερέκυντες*¹⁾. Le peu que nous sachions de cette peuplade me paraît indiquer qu'elle a dû dominer sur le Haut Méandre à l'époque où Milet se fondait à ses bouches (IX^e s.). En effet, à Sinope qui prétendait avoir été fondée par Milet dès le VIII^e siècle, le vent d'Est était dit *Βερέκυντίας*²⁾; comme le Bérécynthe ne peut s'être élevé à l'Est de Sinope, on ne peut expliquer ce fait qu'en supposant que les colons de Sinope avaient emporté cette expression de la métropole; par conséquent, le *tractus Berecynthius* devait s'étendre à cette époque sur le Haut-Méandre. D'autre part, après avoir parlé d'Apamée, Strabon³⁾ mentionne un grand marais qui se trouverait entre cette ville et Laodicée du Lykos, marais qui aurait des eaux bourbeuses et serait en communication souterraine avec la mer; il rappelle pour finir que certains peuples de la Phrygie ont disparu en ne laissant qu'un nom; il en serait ainsi des Berekyntes et des Kerbésiens; de ces derniers, le nom se serait conservé surtout par un vers d'Alkman qu'il cite et par un gouffre à exhalaisons pestilentielles dit *Kerbésios*⁴⁾. Le lac ne peut guère être que celui d'Anaua qu'Hérodote⁵⁾ nomme sur le chemin de Kélainai (Apamée) à Kolossai (près Laodicée); les eaux salées qu'il lui attribue avaient fait croire à une communication avec la mer. Le gouffre Kerbésien ne doit pas être éloigné de cette région volcanique, d'autant plus que le vers d'Alkman paraît indiquer qu'à Sardes, sa patrie, au milieu du VII^e siècle, on désignait sous le nom de Kerbésios un mode particulier de l'aulôdie phrygienne; on sait que Kélainai, où s'enchevêtrèrent les légendes de Marsyas, d'Olympos et d'Hyagnis, était célèbre comme très ancien centre de musique sacrée.

Tout ce passage de Strabon paraît résumé de Xanthos de Sardes. L'autre passage qui nous intéresse est également emprunté à cet historien

mont Kabeiros *ἐν τῇ Βερέκυντία*; le passage se trouve dans la discussion sur la provenance des Korybantés et les deux Ida de Phrygie et de Crète; il y avait aussi en Crète, près d'Aptéra, un mont *Berecynthos*, Diod. V, 64—5. Le *Mons Berecynthus* que Vibius Sequester classe dans son *De Montibus* (p. 155 Riese) et les *iuga Berecynthia* évoqués par Claudien, *In Eutrop.* II, 300 se rapportent sans doute à la même montagne. Ces textes, et ce qu'on sait des autres surnoms de Rhéa-Cybèle (Idéenne, Sipyllène, Dindymène, Zizimène, Plakiané, etc.) devrait empêcher de contester l'existence d'une montagne de ce nom comme le fait Ruge (art. *Berekyntes* du Pauly-Wissowa).

1) Strabo, X, 3, 12: *οὐ δὲ Βερέκυντες, Φρυγῶν τι φύλον.*

2) Extrait du *De ventorum situ* d'Aristote conservé par Hesychius s. v.

3) Strabo, XII, 8, 19 et 21 et Xanthos fr. 4 dans *FHG*, I.

4) Leur nom se retrouve sans doute aussi dans celui de la plaine *Kilbiané* dite parfois *Kirbiané*. Le gouffre *Kerbésios* paraît avoir été tenu pour un soupirail des Enfers; d'où sa confusion avec la grotte de Kerbéros et les Kimmérioi-Kerbérioi; cf. Roscher, *Lexikon*, II, 1, col. 1130 et 1187. — 5) Her. VII, 30.

lydien du début du V^e s.¹). Strabon y commente le vers du *Catalogue troyen* „Phorkys conduisait les Phrygiens ainsi que le divin Askanios venu de la lointaine Askania“ (II, II, 862). Au lieu d'admettre que cette Askania était l'un ou l'autre des lacs phrygiens de ce nom, celui qui s'étend aux confins de la Bithynie ou celui qui fait suite au lac Anaua sur la frontière de la Pisidie, Xanthos se ralliait à la théorie qui plaçait cette Askania en Europe; ce serait d'Askania et de Berekyntoi que ces Phrygiens seraient venus au secours de Priam; ce serait de là que, après la guerre de Troie, Skamandrios — dont on fit un fils d'Hector et qu'on associa à Askanios devenu fils d'Enée — les aurait amenés sur l'Hellespont.

Strabon ne précise pas où se trouvaient les localités primitives d'Askania et de Berekyntoi; mais, puisqu'il en fait venir les Phrygiens dont l'identité avec les Bryges de Macédoine est généralement admise, c'est au fond du golfe Thermaïque, en Piérie, Emathie ou Mygdonie, non loin des fabuleux jardins de Midas, qu'il faudrait les chercher. C'est aussi dans cette région que se rencontrent les rares exemples qui nous orientent parvenus de Marsyas et d'Askanios comme nous de personne²).

Si, dans cette théorie, l'Askania de Macédoine est censée être la lointaine patrie de l'Askanios du vers homérique, Berekyntoi devait, chez Xanthos, expliquer Phorkys et ses Phrygiens. Par l'intermédiance de formes comme Berekys et Brekys³), il est possible, en effet, de voir en Berekyntoi une forme développée du nom qui, sous sa forme abrégée, aurait été *Βρίγες* en Macédoine et *Φρύγες* en Asie⁴).

1) Strabo, XIV, 5, 55 et Xanthos fr. 5. L'étroite connexion entre les deux tribus ressort du passage où Xanthos fait d'Askalos (doublet d'Askanios) le frère de Tantalos qu'Eschyle connaît encore comme roi des Bérékyntes (*Niobe*, fr. 155).

2) En dehors du philosophe Askanios d'Abdère je ne trouve à citer qu'un Askanios à Antioche de Pisidie (*Journ. Hell. Stud.* 1912, 130); en dehors des trois historiens Marsyas de Pella, de Philippos et de Tabai (en Phrygie) et du Marsyas général d'Évergète II je ne trouve qu'un Marsyas en Carie, *Ἐφ. ἀρχ.* 1913, n. 17 (Chaviaras) et un Marsyas à Béroia (*BCH* 1911, 238, 6; cf. à Epidaure *IG* IV, 1484, 66).

3) Hésychius: *Βρέκυν· τὸν Βρέκυντα, τὸν Βρίγα — Βερεκύνται· Φρυγῶν τὸ γένος — καὶ πρότερον Βερεκύντια ἢ Φρυγία καὶ ἀλλὸς Βερεκύντιος.* — La tradition médiévale qui rattachait les Francs aux Phrygiens repose sans doute en partie sur un double jeu de mots: d'abord entre *Φρυγία* et *Φραγγία* (*Francia* chez les Byzantins) puis entre *Φρυγῆς*, qui voudrait dire *libre*, l'allemand *frei* et le français *franc* qu'on en a rapproché. Cf. Birt, *Rhein. Mus.* 1896, 506.

4) Kretschmer, *Einleitung* p. 229, admet que *Φόρυνς* est l'éponyme des *Βερέκυντες* (cf. le nom de deux tribus cariennes, les *Βουκοῦντιοὶ* et *Βουζινδάριοι* et les *Βεβρύγες* de Bithynie). Pour l'étymologie réelle du nom, on peut en proposer deux tout à fait différentes, suivant que l'on considère ce nom comme aryen ou comme pré-aryen. Si on le tient pour pré-aryen, on peut s'attacher à *Kynthos* qui vient se grouper avec les noms en *-nthos -ndos* si nombreux dans la toponymie égéenne (*Kynthos*, *Zakynthos*); si on le tient pour aryen, on supposera que la

Si l'on admet cette théorie, on pourra suivre, d'après les noms de lieu cités, la marche probable de ces deux tribus phrygiennes des *Askanioi* et des *Berekyntes*. Débarqués sur la côte d'Asie au lac qui prit d'eux le nom d'Askania, ils auraient remonté dans l'intérieur par la rivière Askanius qui s'y déverse et par la vallée du Sangarios sur les bords duquel Priam avait combattu les Amazones de concert avec les Phrygiens d'Otreus et de Mygdon¹⁾; la localité Berekyntos sur le Sangarios pourrait être une trace de leur passage²⁾; ils auraient fini par s'établir dans la région montagneuse où se rejoignent Lydie et Phrygie, Carie et Pisidie; à ses deux extrémités, les deux tribus auraient marqué le terme de leur marche en établissant, chacune sur une cime dominante, le culte d'une des personnes de son couple divin, Rhéa Berecynthia au-dessus d'Apamée, Mên Askaénos au-dessus d'Antioche de Pisidie³⁾. Je crois avoir montré ailleurs que, si la tradition judéo-phrygienne a placé l'Ararat au dessus d'Apamée, c'est que la croyance populaire voyait depuis des siècles une montagne sacrée dans une des cimes qui dominaient la ville de Marsyas⁴⁾.

* * *

Par l'étude seule des rares traditions qui nous sont restées sur le Bérécynthe, nous sommes donc parvenus à montrer qu'il devait s'élever près d'Apamée et qu'il y a rien d'étonnant à ce qu'on y montrât le tombeau d'Enée dont on avait fait, dès le VI^e s., le père d'Askanius⁵⁾.

forme Berekyntos ne s'est développée que par analogie avec les noms de ce type, que la forme première était un adjectif *Berekyntios* tiré de *Berekyntes* ou *Berekyntai* pluriel de *Berekys*; le préfixe *bere* pourrait ou bien être la forme macédonienne du *phere* grec (cf. Béréniké) ou bien se ramener à ce type de noms de lieu si commun en pays thraco-phrygien, Beres, Beroia, Bermios, Berytos, Bergé (cf. Pergé, Pergamum etc.). Dans son récent ouvrage, si plein des plus étranges rêveries, *Israeliten und Hyksos* (Leipzig 1912), Gemoll a consacré cinq pages à Berekyntia. Il y reprend, après Hommel, l'idée que les Berekyntes sont les *Purukuzzi* ou *Burukhamzi* que les Annales assyriennes nomment vers 1290 et 1100 et, avec Mac Culloch, l'idée que la Berekyntia que Grégoire de Tours nomme comme déesse de la fécondité agraire à Autun recouvre une Brigantia celtique: Briançon en France, Bregenz en Allemagne, Brigizès en Macédonie marqueraient les étapes vers l'Orient de ces *Berekintes* qu'il identifie à la fois aux *Brigantes* de Bretagne et aux Burgondes!

1) Les monnaies au type d'Enée, Anchise et Ascagne se retrouvent à Otroua sur les bords du lac Askania de Bithynie et à Otrous au N. d'Apamée. Otreus passe déjà dans l'Hymne homérique (V, 111, 146) pour l'ancêtre d'Enée et d'Askanius.

2) Cf. p. 329 n. 2.

3) Ramsay a montré que le sanctuaire de Mên Askaénos qu'il a déblayé au dessus d'Antioche de Pisidie était contemporain de la colonisatin romaine de cette ville. Auparavant, il devait se trouver sur un sommet plus élevé (*Annual of British School*, XVIII). — 4) Cf. *Noé Sangariou*, p. 40-43.

5) Je rappelle seulement qu'Enée passait pour Dardaniens et qu'*Ascanias etiam Dardanus dictus* d'après Servius, *ad. Aen.* IV, 159. L'association de Marsyas avec

C'est ce qui se confirme si l'on admet la correction de Nolon en Noricon. On lit, en effet, dans un paragraphe du chapitre du *De Fluviis* consacré au Marsyas: „L'outre de Marsyas, usée et détériorée par le temps, tomba à terre d'où elle glissa dans la fontaine de Midas, et, transportée peu à peu, fut recueillie par un vieux pêcheur. Quand Peisistratos de Lacédémone, selon l'ordre de l'oracle, fonda une ville près des restes du Satyre, il l'appela Norikon (Νόριζον) par suite de cette rencontre. Les Phrygiens appellent, en effet, dans leur langue *norikon* une outre (ἄσζός)¹⁾.“

Hercher et C. Muller, dans leurs éditions du *De Fluviis*, ont proposé de corriger Νόριζον en Δοριζόν, *pelliccum*; la ville pourrait être ainsi le Δοριεῖον inconnu que Stéphane de Byzance donne comme ville de Phrygie et un jeu de mots facile aurait amené à en faire une colonie des Doriens de Sparte. La combinaison est ingénieuse, mais se heurte à trois faits qui la rendent impossible: 1°) il était bien connu que la peau du Satyre, disposée en façon d'outre, était conservée à Apamée, dans la grotte au pied de l'Acropole d'où sourdait le Marsyas; 2°) c'est dans la ville même d'Apamée que le Marsyas rejoignait le Méandre; 3°) *dorikon* n'a jamais pu être donné comme un mot phrygien tandis que, comme je crois l'avoir montré ailleurs²⁾, *norikon* pouvait aisément s'expliquer comme tel: il faudrait le rapprocher de tous les termes dérivés du radical *nô* (*nâ*, *nê*) qui paraît avoir désigné l'eau courante dans les pays balkaniques. Il suffit de rappeler ici le Norique dont Noreia désigne le cours d'eau et la capitale, ce Noricum à propos duquel Eustathe reproduit la même notice que le pseudo-Plutarque. Ne conçoit-on pas que *nôrikon* ait pu désigner un récipient à eau?³⁾

Enée et avec sa mère, la Mèter Idaïa, a dû être marquée fortement dans des légendes disparues. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut s'expliquer ce qu'aurait dit Euripide (fr. 1085 Nauck ex. Strab. XIII, 616): τὸν Μαρσύαν φησι τὰς ὀνομασμένας, νεῖεν Κελειῶς ἐσχάτοις Ἰδης τόποις. Il y a sans doute ici une confusion entre l'Ida et le Bérécynthe.

1) On trouvera ce texte dans les *Geographi Minores* de C. Müller t. II, à la p. 649 dans son édition du *De Fluviis* (X, 2), à la p. 274 dans son édition du commentaire d'Eustathe à Denys le Périégète, v. 321. Les deux textes sont identiques, sauf que les ms. du premier donnent Νόριζον ceux du second Νόριζον, et que leur source, Euhémérides de Cnide, n'est citée que dans le premier. Il est peu probable que ces deux écrivains tardifs aient puisé chez cet historien local du III^e s. av. La tradition avait peut-être été consignée au siècle suivant par Agatharchide de Cnide dont le livre sur l'Asie eut une grande vogue.

2) Cf. mon mémoire cité *Noé Sangariou*, p. 8—11.

3) On a vu qu'Hégésianax devait placer le tombeau d'Enée à Aineia de Thrace (cf. C. Robert, *Arch. Zeitg.* 1879, 23); d'autres semblent l'avoir transféré à l'Aineias d'Arcadie (cf. Fougères, *Mantineé*, p. 276); c'est enrichie d'éléments arcadiens que la légende a passé en Italie où on montrait près d'Ardée (elle passait pour fondée par Zacynthe, fondation elle-même de Psophis où Aphrodite est invoquée sous l'épithète d'Aineias) le tumulus d'Enée (Dion. Hal. I, 52). Quant

Entre ce nom de Nôrikon, Askanios et Marsyas, il existe un rapport sémantique qu'on ne saurait contester si l'on ne peut guère l'expliquer: le nom de Marsyas que portent, avec de légères variantes, tant de torrents phrygiens¹⁾, a été rapproché avec raison²⁾ de *μάροσπος*, un terme hellénique que le grec a reçu au sens de „sac de peau“, besace, outre, et il semble que la célèbre peau du Satyre qu'on conservait dans la grotte d'Apamée était une peau d'âne disposée en forme d'outre. Cette outre que porte sur son épaule le Marsyas du Forum est le fétiche primitif; sans doute, avant que, par l'introduction du Satyre dans le cycle de Dionysos, cette outre ne fût conçue comme pleine de vin, passait-elle pour protéger ou pour contenir la source qui lui devait son nom. Marsyas est le démon tutélaire de la source conçue ici sous forme d'âne comme ailleurs elle a figure de mulet ou de cheval³⁾.

Avec Askanios dont le nom ne saurait être séparé d'*ἄσζος*, outre, on retrouve unis les mêmes caractères; dieu de sources — le plus souvent ces sources aux eaux salées qui paraissent plus surnaturelles — il est conçu sous forme de cheval ou de cavalier. Il suffit de rappeler que les deux lacs qui portent son nom étaient connus pour leurs eaux salées⁴⁾;

à la légende de fondation par un Spartiate, on comprend qu'on l'ait appliquée à Apamée comme on l'a fait pour d'autres villes de la région, Sagalassos, Selgé, etc. Cf. K. O. Müller, *Die Dorier*, I, p. 113. Ajoutez qu'on retrouve le même héros Thynnaros à Sparte et à Synnada.

1) Morsynos, Mossynos, Morstas, cf. Buckler et Robinson, *Am. J. Arch.* 1912, 30.

2) S. Reinach, *RA*, 1912, II et *Cultes, Mythes et Religions*, IV. Je compte revenir sur la question de *La Peau de Marsyas* dans un prochain article de la *Revue des Traditions populaires*.

3) Poséidon, qu'on adorait à Apamée à l'époque classique et dont on faisait le père de Kélainos l'éponyme (Strabo XII, 587), n'est évidemment qu'une forme hellénisée de ce génie des eaux. S. Reinach *op. cit.*, a indiqué comment, Midas étant à l'origine un mulet sacré, le conte de „Peau d'Âne“ avec l'âne émettant des pièces d'or, ressort au même thème folklorique que la source d'or créée par Midas. J'ajoute que les tambours des Galles étaient en peau prise à un âne sacré (Phaedr. IV, 1, 4); on peut se demander si les Galles n'ont pas aussi joué dans des espèces de cornemuses ou de binious (cf. le *bag-pipe* des Ecossais) faits en peau d'âne; Marsyas aurait été un *askaulès* (Mart. X, 3, 8) avant de devenir un aulète. Les têtes de chevaux dont les Solymes se coiffaient (Choirilos *ap. Joseph. C. Ap.* I p. 454) sont sans doute un de ces vestiges du culte du cheval chez les populations primitives de l'Anatolie, culte qui a contribué à la légende de Midas et de Marsyas. L. Malten vient de reprendre la question des rapports entre Héphestos sur l'âne et Midas aux oreilles d'âne, *Arch. Jahrb.* 1912, p. 249.

4) Sur les eaux salées du lac Askania (lac de Nicée) en Bithynie, Ps. Arist. *Mir. Ausc.* 53; Plin. XXXI, 10, 46, 2; sur celles du lac Askania en Phrygie (Bouldour Gieul), Arr., *Anab.* I, 29. Le fait a été vérifié depuis longtemps par des voyageurs modernes, pour le premier lac cf. von Hammer, *Reise nach Brussa*, p. 123; pour le second cf. Arundell, *Seven Churches*, p. 151.

que l'*Iliade* lui donne pour père Hippotion et pour fille Hippodamie¹⁾, qu'il se retrouve en Mên Askaénos, le dieu cavalier lunaire d'Antioche de Pisidie²⁾; enfin que Nicée, la ville du lac Askanien, a placé sur certaines de ses monnaies un Mên radié assis de face sur un cheval dont le membre antérieur gauche a la forme d'un pied humain et le membre antérieur droit celle d'un avant bras dont la main s'appuie sur le bâton au serpent d'Asklépios. Si ce dernier trait est sans doute dû à l'imagination synerétisante de l'époque Antonine, le cheval à membres antérieurs humains peut remonter aux plus anciennes croyances phrygiennes. Il conserverait le souvenir de la première étape de la transformation du cheval sacré en dieu cavalier. On a rapproché avec raison ce type singulier du cheval à pieds presque humains dont César avait consacré l'image devant le temple de Vénus Genitrix quand les auspices lui eurent déclaré que cette monstruosité lui annonçait l'empire du monde³⁾. Mais on me semble avoir inversé les termes de la question. Ce ne sont pas les Nicéens de l'époque Antonine qui firent copier pour leur temple de Divus Julius le cheval du Forum de César; c'est sans doute César qui, lorsqu'il séjourna en Bithynie dans sa jeunesse, vit à Nicée l'image d'un cheval à pieds humains et apprit qu'on y voyait un don ou une figuration de cet Ascanius Julius dont il prétendait descendre. Ce serait pour fournir une nouvelle preuve de sa descendance divine qu'il se serait procuré et qu'il aurait consacré un cheval aussi semblable que possible à celui de son ancêtre légendaire.

* * *

On peut se rendre compte maintenant de ce qui a dû décider Manlius Vulso à emporter d'Apamée la statue de Marsyas et à la faire dresser au Forum près du *Lacus Curtius*.

1) *Il.* XIII, 428 et 792. L'*Iliade* parle aussi des chevaux divins d'Enée et d'Anchise donnés par Aphrodite qui remplace la Mater Idaea. Le culte dans l'Ida d'une forme de cette déesse d'abort chevaline, puis équestre ressort déjà des noms qu'on lui trouve donnés dans l'*Iliade* Ἴπποδάμεια, Ἐφιππος (II, 820; XXVI, 1) cf. l'Athéna équestre de Mnaséas fr. 2. C'est sans doute ce culte qui a servi de base au développement des légendes amazoniennes dans la région. Cf. A. Reinach, *L'origine des Amazones* dans *Rev. Hist. Religions*, 1913.

2) Cf. les chevaux jetés vivants dans le Skamandre; le cheval de bronze trouvé au fond du lac Gygéen; Anchouros sautant à cheval dans le gouffre. Tous ces faits (et d'autres réunis par Klausen dans *Aeneas und die Penaten*, p. 120—35) indiquent que certaines tribus phrygiennes ont conçu le dieu des eaux jaillissantes et courantes sous forme d'un cheval. Mais Klausen n'a pas vu le rapprochement avec Mên Askaénos qui me paraît s'imposer. En prouvant que c'est bien *aska* qui est le radical du nom, ce rapprochement confirme son explication par *ἀσχος*.

3) Suet., *Caes.* 61; Plin. VIII, 42, 64; Solin. 45, 10 M. Le rapprochement avec les monnaies de Nikaia — frappées sous Antonin et sous Gordien — a déjà été fait par K. O. Müller, *Archaeologie*, § 433; il a été développé par W. H. Roscher dans un mémoire *Über d. Ἴππος βοροτόπος* (Leipzig 1892). Voir la bibliographie récente dans Babelon-Reinach, *Recueil général des monnaies d'Asie Mineure*, I, p. 398 et 409.

Quand il passa à Apamée, les habitants, d'autant plus soucieux de s'attirer ses bonnes grâces qu'ils avaient plus longtemps donné asile aux troupes syriennes, durent se réclamer auprès de lui d'une parenté légendaire. Des trois personnages qui, artificiellement réunis par un lien généalogique, commençaient à passer à Rome pour les ancêtres glorieux de la race, Apamée pouvait montrer des souvenirs dans ses environs: Anchise était facile à identifier avec Anchouros, le héros cavalier qui s'y précipitait dans un gouffre pour sauver ses concitoyens; pour Enée, on montrait sa tombe au Bérécynthe, au-dessus de la ville; quant à Ascagne, son nom se retrouvait au lac voisin d'Askania et au temple de Mên Askaénos. Les combinaisons de la mythologie avaient mis ces héros en relation avec Midas qui passait pour avoir régné à Kélainai et les rapports fabuleux entre Midas et Marsyas étaient bien connus. Il ne dut donc pas être difficile de persuader au consul qu'en emportant la statue vénérée du Satyre, qui devait passer pour un des ornements de la ville, ce n'est pas seulement une œuvre d'art digne de Rome qu'il y rapporterait, mais l'image d'un dieu lié à ses plus anciennes traditions, une idole qui serait à sa place auprès du *palladium* troyen¹⁾. Nous avons, d'ailleurs, la preuve que Manlius était sensible à des considérations de ce genre: n'est ce pas d'Apamée qu'il a invité les Rhodiens à ménager les Lyciens et celà à la demande des gens d'Ilion qui rappelaient que les Lyciens étaient venus au secours de Troie?

Il est vraisemblable que ce sont les Grecs déjà qui inventèrent de nationaliser en Italie Marsyas en en faisant l'ancêtre d'une des peuplades sabelliennes, les Marses. Pour la circonstance, Marsyas devenait Lydien, ce qui devait permettre de combiner son arrivée avec celle des Etrusques. On a vu que cette belle invention avait déjà cours au temps de Caton l'ancien²⁾; elle devait se coordonner avec une autre tradition, celle qui donnait aux Marses pour éponyme Marsos, fils de Circé³⁾, filiation qui avait pour objet d'expliquer pourquoi les Marses, adorateurs d'Angitia, la déesse aux ser-

1) Je rappelle que, d'après une tradition, le *Palladium* n'aurait été apporté d'Ilion à Rome que par Fimbria Serv. *ad. Aen.* II, 166.

2) Cf. p. 323, n. 1. D'autres traditions semblent avoir déjà eu cours chez Cn. Gellius: Marsyas y aurait été le père de Cacus ou son envoyé, — avec un Phrygien nommé Mégalès, — auprès du roi des Etrusques, Tarchon (Plin. III, 108; Sil. Ital. VIII, 503); d'après d'autres, Cacus et Mégalès auraient appris l'art augural aux Sabins, *a Marsya rege missi e Phrygia regnante Fauno* (Serv. *Aen.* III, 359). Sur un sarcophage étrusque on croit voir un Marsyas ou Cacus jouant de la lyre surpris par Aulus et Celes Vibenna (Milani, *Il Museo Etrusco di Firenze*, p. 167, pl. LV). Sur un miroir étrusque qui peut remonter à la fin du III^e s. on voit déjà MARSVAS dansant entre un grand cratère et une Panisque (*Annali*, 1871, 29; *Mon.* IX, pl. 122). Mégalès a été évidemment inventé pour servir d'éponyme aux *Megalensia*.

3) Plin. VI, 2, 2, 25; 2, 5; Gell. XVI, 11; Solin. 2, 6 M.

pents identifiée à Circé, passaient pour d'habiles charmeurs de serpents¹). Peut-être les charmaient-ils au son de la flûte, ce qui aurait été une raison de plus de leur donner Marsyas pour éponyme.

Quoi qu'il en soit, on peut entrevoir comment Marsyas est venu au cœur du Forum et pourquoi il y a été l'objet d'une telle vénération. Comme sa tête était coiffée d'une sorte de bonnet phrygien semblable au *pileus* que les esclaves portaient au jour de l'affranchissement, il dut évoquer pour les Romains l'idée d'un esclave acclamant de sa droite levée sa libération. C'est ainsi que l'érection d'une statue de Marsyas sur son Forum devint le symbole de la concession à une cité de ce droit italique qui affranchissait la terre provinciale de la servitude²). Aussi est ce par les monnaies que pouvaient frapper les villes de *jus italicum* que le vieux Marsyas d'Apamée a surtout passé à la postérité.

Paris.

1) Cf. mon art. sur *Les divinités gauloises aux serpents*, *Rev. arch.*, 1911, I, p. 249.

2) L'explication qu'on indique ici est, je crois, la première qui rende compte autrement que par artifice verbal de cette singulière coutume de dresser une statue de Marsyas sur le Forum des cités qui avaient reçu le droit italique. C. Jullian (art. *Jus Italicum* du *Dict. des Antiquités* p. 747) s'est contenté de paraphraser l'explication de Servius *ad Aen.* IV, 58: *Marsyas, civitatis in foro positus, libertatis indicium est, qui erecta manu testatur nihil urbi deesse*. C'est évidemment une explication qui devait avoir cours dans le peuple de Rome. Sans doute aussi l'outre qu'il portait le faisait-elle confondre avec Liber Pater qu'on ne pouvait manquer de mettre en rapport avec la *Libertas*. Les érudits romains expliquaient en tout cas l'érection d'un Marsyas comme signe d'autonomie parce que Marsyas aurait été un *minister* de Liber Pater (Servius, *loc. cit.* et III, 20; Macrob. *Sat.* III, 12). Depuis l'art. de Jullian, la question de la signification du Marsyas a été discutée à plusieurs reprises, notamment par J. Toutain qui croit que sa présence n'impliquait pas le *jus italicum* (*Mélanges de l'École de Rome*, XVIII, 1898, p. 146) et, en sens contraire, par A. Merlin, *Bull. arch. du Comité*, 1908, p. CCXXX (à propos de la base de la statue du Marsyas d'Althiburos. M. Merlin vient de la republier dans *Forum et maisons d'A.* [Paris 1913]; cf. les remarques de M. Jullian, *Rev. et anc.* 1913, 439). Il y aurait aussi à rechercher l'influence sur Marsyas de Silvanus, le libre démon des bois et des pâturages, influence qu'a notée v. Domszewski (*Abhandl. z. röm. Religion*, 1909, VII). Je ne trouve aucune vue nouvelle sur cette question dans le livre récent de J. S. Reid, *The Municipalities of the Roman Empire* (Cambridge 1913).